

LES BARBARES DANS LA PENSÉE DE LA GRÈCE CLASSIQUE

JACQUELINE DE ROMILLY

EN NOTRE ÉPOQUE où l'on confronte les civilisations et où l'on revendique le droit à l'existence de toutes les cultures, la notion de "barbares" a beaucoup retenu l'attention des hellénistes;¹ et le mépris des Grecs pour les barbares a joué contre eux—comme le fait d'avoir des esclaves ou de dénier tout droit aux femmes. Je laisserai ces autres griefs, mais je voudrais à mon tour chercher ce que révèle sur les Grecs leur emploi du mot "barbare."

Tout d'abord, une remarque. Le mot, comme chacun sait, veut dire, "qui ne parle pas le grec": on est *barbarophonos* avant d'être *barbaros*. Aucun mépris là-dedans. Ou du moins, il y en aura un, mais qui s'adresse aux gens qui "parlent mal" le grec. La comédie se moque d'eux allègrement. Et j'aime relever ce premier trait grec, qui est le souci d'une langue correcte. Il était si vif que nous avons gardé, pour décrire les fautes commises dans nos langues, les mots de "barbarisme" pour une forme qui n'existe pas ou de "solécisme," pour une construction fausse, comme en eût employé, en grec, un habitant de Soles, en Cilicie.² Nous défendons la qualité de nos langues avec des termes du purisme grec.

Mais il est évident que le mot de barbare a bientôt acquis des connotations plus complexes. Et je voudrais ici les évoquer rapidement car je crois qu'on les voit naître dans le temps, et qu'elles constituent un système où se reflète une véritable prise de conscience de l'hellénisme.

I

Tout le monde, je crois, est d'accord pour admettre que cette prise de conscience se fait au moment des Guerres Médiques. Le meilleur livre que j'aie lu sur la question, celui d'Edith Hall (*Inventing the Barbarians* [Oxford 1989]), le reconnaît à plusieurs reprises. On remarque même que le

¹ Parmi les titres principaux, on peut citer, dans l'ordre chronologique: H. Bacon, *Barbarians in Greek Tragedy* (New Haven 1961); H. Schwabl (ed.), *Grecs et Barbares* (Vandœuvres-Genève 1962, Entretiens de la Fondation Hardt 8); E. Lévy, "La Naissance du concept de Barbare," *Ktèma* 9 (1984) 5-14; T. Long, *Barbarians in Greek Comedy* (Carbondale, Illinois 1986); Edith Hall, *Inventing the Barbarians: Greek Self-Definition through Tragedy* (Oxford 1989); G. Nenci (ed.), *Hérodote et les peuples non grecs* (Vandœuvres-Genève 1990, Entretiens de la Fondation Hardt 35); R. Lonis (ed.), *L'Étranger dans le monde grec*, 2 vols (Nancy 1992).

² La valeur grammaticale de ces termes est déjà précisée au premier siècle avant notre ère (ainsi dans Philodème).

mot “barbare” est surtout employé par Hérodote dans les derniers livres.³ Mais, à mon sens, on ne mesure vraiment la portée de cette découverte que si on la situe dans le domaine où l'ont située poètes et prosateurs, c'est à dire le domaine politique.

J'ai insisté ailleurs sur l'importance des deux grands textes où se traduit cette découverte, à savoir les livres 7 et 8 d'Hérodote et les *Perses* d'Eschyle.⁴ Ils concordent entre eux de façon remarquable.

Dans Hérodote, le roi Xerxès s'étonne à l'idée que les Grecs lui résisteront alors qu'ils n'ont pas de maître qui puisse, comme lui, pousser les troupes au combat à coups de fouet, et le Spartiate Démarate lui explique alors que ces hommes libres obéissent en fait à la loi. De même, dans les *Perses*, la reine Atossa demande qui règne à Athènes; et la fière réponse est que les Athéniens “ne sont esclaves ni sujets de personne” (242). Qui plus est, dans toute la pièce, un fort contraste oppose constamment le peuple libre au peuple qui s'humilie devant un souverain absolu. Quand Xerxès, dans le rêve d'Atossa, veut atteler à son char le “pays barbare” et la Grèce, le premier est docile et soumis, tandis que la seconde trépigne, brise le joug et fait tomber le roi (185–200). Les barbares sont le peuple de la soumission. On rencontre d'ailleurs δοῦλος dans les textes historiques pour qualifier les sujets de Xerxes.⁵ Et Eschyle fait dire à des Perses que bientôt (et ils le regrettent) “les langues mêmes ne sentiront plus de bâillon” (*Perses* 584). La παρηστία est grecque. Plus nettement encore, les textes relèveront que l'habitude de la prosternation est barbare: elle est refusée comme indigne par les Grecs, qui jugent qu'on ne doit pas adorer un homme, mais réservé ce geste pour les dieux: Hérodote le fait dire déjà à des ambassadeurs lacédémoniens, et Xénophon le redira avec force dans l'*Anabase*.⁶

Chez Hérodote et chez Eschyle, cette opposition fondamentale se double d'une autre qui confronte la richesse et le luxe des barbares à la pauvreté des Grecs. Mais les deux oppositions se rejoignent dans une certaine mesure, car Démarate l'explique bien (Hérodote 7.101–104): la valeur et l'obéissance aux lois sont le remède nécessaire à la pauvreté, tandis que, de toute évidence, le luxe engendre la mollesse. Il y a donc un lien entre

³E. Lévy, “Hérodote philobarbaros ou la vision des barbares chez Hérodote,” dans Lonis (*supra*, n. 1) 2.193–244, à 195.

⁴Hérodote 8.144 et *Perses* 242. Le livre auquel il est fait allusion ici est *La Grèce antique à la découverte de la liberté* (Paris 1989) 43–56.

⁵Ainsi Hérodote 8.102.7–9, cité par Lévy ([*supra*, n. 3] 243, n. 18; c'est Artémise qui parle).

⁶Hérodote 7.126; Xénophon *Anabase* 3.2.13 (“Aucun homme, en effet, n'est adoré comme votre maître: vous n'adorez que les dieux seuls”; Xénophon parle à ses compatriotes).

le zèle et la liberté, qui est celle d'hommes responsables et œuvrant pour eux-mêmes.⁷

Ce sentiment que l'hellénisme se définit par la liberté et par l'obéissance à des lois ne devait jamais disparaître des textes grecs. Et il explique, je crois, beaucoup des traits critiques qui abondent dans le théâtre. Ces traits opposent la loi, qui est grecque, à l'esclavage, qui est barbare.

Deux circonstances ont pu contribuer à développer ce contraste et à le renforcer. La première est la présence en Grèce de nombreux esclaves barbares—présence qui suggérait une sorte d'assimilation entre les deux aspects, comme si les barbares étaient adaptés à ce sort et faits pour lui.⁸ La seconde est le fait qu'il y eut toujours un lien entre les tyrans grecs et les barbares. Mais ces circonstances ont aidé, sans être déterminantes. Car elles existaient en Grèce avant les Guerres Médiques et n'ont pas entraîné l'idée d'une opposition de culture.

En tout cas, le résultat est que partout surgit cette opposition première, d'ordre politique. Elle apparaît dans toutes les images de tyrans barbares qu'offre la tragédie, et dont Hall a fort bien relevé la profusion. Elle apparaît aussi dans l'idée que se font les supplantes venues d'Égypte, chez Eschyle: "C'est toi, la cité; c'est toi le Conseil; chef sans contrôle, tu es le maître de l'autel, foyer commun du pays; il n'est point d'autres suffrages que les signes de ton front": il faut que le roi grec leur explique que la décision dépend du peuple, de tous.⁹ Il pourrait en fait leur répondre, comme le roi athénien des *Héraclides* d'Euripide: "Je ne règne pas en maître, comme sur des barbares" (423). La même idée se retrouve enfin dans tous les contrastes qui s'établissent entre les barbares et la loi, et toutes les assimilations qui se font entre les barbares et la qualité d'esclave. Les passages sont connus, mais je crois qu'on ne les a pas toujours bien compris, faute de les rapprocher des deux textes majeurs que l'on vient de voir.

Quand Jason se vante, auprès de Médée, en lui disant, dans Euripide: "D'abord la terre grecque, au lieu d'un pays barbare, est devenue ton séjour; tu as appris la justice et tu sais vivre selon la loi, non au gré de la force" (536-538), il s'exprime de façon choquante, parce qu'il est l'obligé, sans parler de son infidélité, et parce que les circonstances historiques vont mal avec cette déclaration; mais, rapprochée du texte d'Hérodote, celle-ci prend tout son sens, et presque sa légitimité. Il en est de même quand Tyndare reproche à Ménélas d'avoir pris des façons barbares et d'ignorer qu'il est grec de ne jamais vouloir se mettre au dessus des lois (*Oreste* 485-487).

⁷Notre formule est ici une allusion au rapport entre zèle et liberté qu'établit Hérodote à 5.78, à propos des progrès d'Athènes, quand elle fut débarrassée des tyrans.

⁸Voir *Grecs et Barbares* (*supra*, n. 1) 75.

⁹Suppliantes 370-373, à quoi s'opposent 365-369 et 398-399.

Mais surtout il en est de même pour la phrase célèbre d'*Iphigénie à Aulis* dans laquelle Iphigénie accepte de mourir pour mettre fin à l'audace des barbares et prononce des vers fameux, cités au siècle suivant, par Aristote:¹⁰ "Aux barbares il convient que les Grecs commandent et non, ma mère, les barbares aux Grecs: l'un est un élément esclave, les autres sont libres" (1401-02). Le mépris est total. Il s'exprime jusque dans l'emploi du neutre. Il a fait crier à l'arrogance et à l'ethnocentrisme.¹¹ Mais on a un peu trop oublié le sens de cette opposition, et la façon dont elle renvoie à une antinomie, non pas raciste, mais politique. C'est parce qu'ils acceptent d'obéir à un maître, chez eux, que les barbares sont des esclaves. Et d'ailleurs une autre pièce tardive d'Euripide le dit bien, puisque, dans *Hélène*, l'héroïne déclare: "Les barbares son tous esclaves, sauf un seul" (276). Un seul, le roi. Tout le mépris des Grecs est fondé sur cette différence de régime—qui ne nous surprendrait pas tant aujourd'hui s'il s'agissait, par exemple, d'opposer les démocraties aux régimes totalitaires. Car nous avons conservé, sinon la naïveté des formulations que j'ai citées, du moins les mêmes fiertés et les mêmes convictions.

On comprend donc pourquoi, à la différence des autres études portant sur ce sujet, j'ai voulu commencer par cette différence politique. Elle est bien marquée chez un historien soucieux d'analyse, Hérodote; elle vient avec Eschyle avant les griefs plus violents et certainement aussi plus injustes, qui émaillent tant de textes du cinquième siècle, ou même du quatrième. Mais, vous le verrez: éclairés par ce premier contraste, ils me paraissent, eux aussi, s'organiser en un système qui en dépend étroitement.

II

Ces traits de mœurs ou de caractère que les Grecs prêtent aux barbares n'ont pas plus d'objectivité historique que les traits prêtés en tout temps par un peuple à son ennemi, à "l'autre." Et je ne crois pas qu'il y ait grand intérêt à tenter de cerner le degré de mensonge ou de vérité qu'ils contiennent. À vrai dire, seul le livre d'Hall me paraît avoir adopté la bonne perspective, en posant comme principe que les Grecs se définissaient eux-mêmes en prêtant aux barbares ces traits qui, selon eux, faisaient la différence. L'idée m'a même paru si juste qu'ayant déjà traité de ce sujet, sans rien publier, j'ai failli, en lisant son livre, renoncer à vous en parler aujourd'hui. Mais la thèse que j'entends vous présenter, tout en adoptant la même perspective, est un peu différente de celle du livre. Là où le livre, se fondant sur la tragédie, parle de propagande, je voudrais, prenant les témoignages dans tout le siècle, parler de valeurs. Les Athéniens cherchent

¹⁰ Aristote a lui-même des formules comparables. Voir *Politique* 1285a20.

¹¹ À cet égard, on rapproche *Andromaque* 656-666 et *Troyennes* 933. Voir aussi le fragment 719 N².

peut-être à suggérer qu'ils possèdent telle ou telle vertu; mais il est sûr en tout cas qu'ils s'attachent à ces vertus, se plaignent de leur absence, et voudraient les trouver vivantes, chez les autres et chez eux. Plus que d'"inventer les barbares" il faudrait parler d'"inventer l'hellénisme"; et on en trouve la confirmation dans le lien qui unit ces vertus à l'idéal politique que je viens d'évoquer.

Cela est vrai même des traits les plus extérieurs: les barbares, qui n'ont pas appris à respecter librement la loi, n'ont pas de discipline morale. Ils manifestent sans frein leurs émotions. Agamemnon dira ainsi à Clytemnestre: "Ne m'accueille pas, ainsi qu'un barbare, genoux pliés, bouche hurlante" (Eschyle *Agam.* 916-920), et Plutarque parle encore de "deuils barbares" (2.114e =*Cons. ad Apoll.* 26). Ils cèderont à l'arrogance,¹² à la rage, à la peur.¹³ Qu'importe que cette idée ait été ou non justifiée: elle est l'envers d'un idéal grec—dont on retrouverait le reflet dans certaines attitudes occidentales à l'égard des orientaux.

De même, qui ne sait s'imposer une règle librement consentie aura peu de respect pour la parole donnée. Déjà chez Hérodote, on se méfie des propositions émanant des barbares: "Il n'y a ni loyauté ni sincérité chez les barbares" (8.142).¹⁴

Mêmes traits dans la façon de faire la guerre. Des citoyens s'organisent, fondent une stratégie, reposant sur la discipline: au contraire, Thucydide analyse au livre 4 (125-128) la façon de se battre des barbares, qui attaquent en poussant des cris, puis fuient sans scrupule, constituant non pas des armées à la grecque, mais des "hordes." La fierté grecque, qui était d'avoir rendu le combat d'abord discipliné, et ensuite intelligent, se traduit dans cette antithèse—d'ailleurs déjà bien sensible dans la description que fait Eschyle de la bataille de Salamine.¹⁵

D'autre part, on sait que les lois écrites de la Grèce se complétaient, pour la guerre, du respect de lois non-écrites, que l'on a parfois qualifiées de lois "helléniques." Les Grecs les violaient souvent; mais ils n'avaient pas assez de sévérité pour les barbares qui, selon eux, les ignoraient. Dans Euripide, arracher des suppliants à l'autel trahit les façons d'un barbare (*Héraclides* 130-131); tuer un hôte, ce crime inadmissible pour un Grec, est peut-être sans importance pour un barbare.¹⁶ Mais le plus frappant est

¹² Le régent Pausanias adopte ces façons lorsqu'il a trahi la Grèce (Thucydide 1.130): aussi bien, il brigue désormais le pouvoir absolu.

¹³ On pense à l'esclave phrygien d'*Oreste*, par exemple.

¹⁴ Voir cependant le cas des Arabes, signalé par le même Hérodote, à 3.8. On peut rattacher à ce "laxisme" le goût de l'argent et peut-être l'habitude de la corruption: le fragment 528 de Sophocle dit que "toute l'engueance des barbares est attachée à l'argent."

¹⁵ Cela n'a jamais empêché les Grecs d'employer des mercenaires barbares, surtout dans les troupes légères. Mais ils étaient, évidemment, encadrés.

¹⁶ Hécube 1247-48. Ce n'est d'ailleurs qu'une suggestion, presque ironique.

la façon dont, dans Thucydide, les Thraces se déchaînent dans la petite ville de Mycalessos, au mépris de toutes les règles de la guerre. Ils y violent les sanctuaires, y tuent la population, les vieux ou les jeunes compris, et même les enfants à l'école. Et le sobre Thucydide, s'attardant à la description, déclare: "Les Thraces, quand ils n'ont rien à craindre, sont avides de sang à l'égal des races barbares les plus sanguinaires" (7.29.4).

Mais, à vrai dire, ce dernier exemple nous mène à un caractère qui dépasse le mépris des règles et semble *a priori* peu en rapport avec le régime politique—à savoir la cruauté.

Cette assimilation entre "barbare" et "cruel" a pris tant d'importance qu'elle est passée dans nos langues modernes. Mais c'est une étrange erreur que d'imaginer qu'elle a attendu, pour naître, le christianisme.¹⁷ Les textes classiques ne cessent de s'étonner des violences auxquelles se complaisent les barbares, qui empalent et mutilent.¹⁸

Et les formules ne manquent pas qui condamnent la cruauté des barbares. Quand, après la victoire de Platées, le roi Pausanias refuse de faire empaler Mardonios, il dit: "Une telle conduite convient à des barbares plutôt qu'à des Grecs" (Hérodote 9.79). Dans la tragédie, l'idée est fréquente. Agamemnon invite Polymestor à plaider plutôt que hurler vengeance et lui dit, "Chasse de ton cœur le barbare" (Euripide *Hécube* 1129); et quand les Grecs agissent avec cruauté, en voulant tuer l'enfant d'Hector et d'Andromaque, celle-ci s'écrie: "O Grecs, inventeurs de supplices barbares . . .!" (Euripide *Troyennes* 764). Les sacrifices humains, souvent prêtés aux barbares,¹⁹ ne sont que le cas limite de cette "barbarie."

Dès lors, on trouvera, au quatrième siècle, des groupements de mots significatifs. Un homme violent est appelé "barbare et maudit des dieux"; un autre est "barbare et sans pitié" ou, plus tard encore, voici des traitements "brutaux et barbares."²⁰

Je ne prétendrai pas—bien que l'on puisse le soutenir—que les régimes de liberté sont incompatibles avec la cruauté; mais je rappellerai deux faits. Le premier est qu'Athènes, à la fin du cinquième siècle, élabore précisément des valeurs nouvelles de douceur, d'indulgence, et de pardon, qui lui paraissent liées à la démocratie. J'ai consacré tout un livre²¹ à la naissance de ces

¹⁷ M. F. Baslez, "Le Péril barbare: une invention des Grecs?" dans C. Mossé (ed.), *La Grèce ancienne* [Paris 1986]) 284 et 296.

¹⁸ On trouve de bons exemples dans Lévy (*supra*, n. 3) 211–216; voir aussi S. Saïd, "Grecs et barbares dans les tragédies d'Euripide: La Fin des différences?", *Ktèma* 9 (1984) 27–53. Et il est frappant de voir le Grec Hérodote (3.125) se refuser à raconter les horreurs infligées à Polycrate par l'ordre du Perse Oroïtès.

¹⁹ Outre *Iphigénie en Tauride*, voir, par exemple, Sophocle, fr. 126.2–3 (*Andromède*).

²⁰ Voir successivement Démosthène, *Contre Midias* 150; Ménandre *Épitrepontes* 477; Plutarque *Dion* 35.

²¹ J. de Romilly, *La Douceur dans la pensée grecque* (Paris 1979).

valeurs, qui deviendront alors un élément constitutif de l'hellénisme: la prise de conscience d'une différence avec les barbares a pu y contribuer; et cette douceur s'oppose, bien entendu, à l'arbitraire et aux duretés des tyrans. L'autre fait est que l'on trouve couramment à Athènes l'idée que l'indulgence ou le pardon sont le fait des gens cultivés, qui "comprennent" (συγγινώσκειν). Et, là aussi, les groupements de mots viennent confirmer le lien des deux idées; car on dit aussi "rustre et barbare" ou "grossier et barbare":²² l'*amathia*²³ de ceux qui ne connaissent que le pouvoir ou dont la soumission les invite à la cruauté.

J'aurais pu parler de l'hospitalité, ce trait grec entre tous, dont les textes ne cessent de flétrir l'absence chez les barbares. Il touche aux règles non écrites et à la douceur en général. Mais il est, je crois, plus important de revenir sur le lien entre ces divers traits relatifs aux barbares. Hall relève que tous s'opposent aux grandes vertus platoniciennes (sagesse, courage, maîtrise de soi, justice). Je l'admetts volontiers: cela confirme qu'il s'agit bien de valeurs grecques, dont on voit ici le reflet négatif. Mais je suis aussi sensible au lien de ces valeurs avec l'idéal politique. Et, si l'analyse présentée ici laisse à ce sujet quelques doutes, je puis au moins prouver que les Grecs, eux, n'en avaient pas.

Un texte du *Panégyrique* d'Isocrate fonde son mépris des barbares sur l'idée que le régime régnant dans l'empire perse et l'éducation qui y correspondent expliquent tous les défauts de ces peuples: "Comment pourrait-il exister un général habile ou un soldat courageux avec les habitudes de ces gens, dont la majorité forme une foule sans discipline ni expérience des dangers, amollie devant la guerre, et mieux instruite pour l'esclavage que les serviteurs de chez nous?" (151). Il continue en disant que ces hommes n'ont jamais vécu avec le souci de l'intérêt commun (κοινῶς οὐδὲ πολιτικῶς); d'où le luxe, et une âme "humiliée et épouvantée par la monarchie." Le passage, on l'aurait deviné, se termine en évoquant l'adoration du maître et en affirmant que des hommes ayant reçu une telle formation (παιδευσιν) agissent en perfides et en lâches, vivant tantôt dans l'humilité et tantôt dans l'arrogance.

Tous les défauts barbares—et ils y sont tous—sont donc ramenés à l'opposition fondamentale d'où nous étions partis. Leur condamnation—justifiée ou non—est comme un miroir où se dessine en clair l'idéal grec de la cité libre.

²²Voir Aristophane *Nuées* 492 et [Démosthène] *Contre Aristogiton* 2.17.

²³Hall fait remarquer combien les barbares inventés par les poètes sont aisément dupés (ainsi Thoas, Rhésus). On sait que le texte d'Hérodote 1.60 sur la "naïveté" des Athéniens ou des barbares est contesté. Pour nous, le but est évidemment de montrer que la ruse est naïve à l'extrême, d'autant qu'il s'agit justement de Grecs qui, par définition, ne sont pas naïfs. Le fragment d'Héraclite sur ceux qui ont "des âmes de barbares" est sans doute le premier témoignage sur cette *amathia* des barbares.

III

Encore faut-il reconnaître que cet idéal pousse la Grèce à un mépris des autres cultures qui ne va pas sans choquer consciences modernes. C'est pourquoi je ne voudrais pas conclure sans soulever ce dernier problème et voir de plus près le sens et la portée de cette attitude de rejet. Et là, quelques remarques s'imposent, qui vont permettre de nuancer l'impression un peu caricaturale qu'ont pu laisser les témoignages cités.

D'abord, il faut préciser que la coupure, aux yeux des Grecs, n'était pas si absolue que ces témoignages, choisis de façon systématique, pourraient le laisser croire. Même en admettant la dichotomie Grecs-barbares, dont Platon a bien dit combien elle était factice, groupant sous la même rubrique de "barbares" des peuples fort différents (*Le Politique* 262d), il reste qu'il y avait, dans les faits eux-mêmes un assez grand flottement. Des fondateurs de cités grecques étaient venus d'Asie. Pour certaines populations, même, on hésitait—ainsi pour les Pélasges, ou les populations du Nord-Ouest de la Grèce.²⁴ En tout cas, nul ne niait les influences barbares en Grèce, qu'il s'agisse de mythes, de religion, ou, plus tard, de la sagesse transmise par les mages. Quant aux condamnations que l'on a vues, elles ne valaient pas pour tous les barbares sans distinctions, loin de là! Si la cruauté des Thraces ou des Scythes fait à peu près l'unanimité, Hérodote montre en bien des cas les Perses et leur souverain usant d'humanité, respectant les ambassadeurs, ou mettant en pratique l'esprit le plus ouvert.²⁵ Platon, de même, loue volontiers la Perse.²⁶ Et l'on sait que l'Égypte fut toujours reconnue par les Grecs comme une source d'inspiration: j'en citerai pour exemple le titre d'une thèse française d'il y a trente ans, car il est révélateur: *Le Mirage égyptien dans la littérature grecque, d'Homère à Aristote*.²⁷ À l'occasion, on rencontre tels autres pays, telles autres personnes, préparant les voies à la pensée grecque: le mythe d'Er, à la fin de la *République* de Platon, ne met-il pas en scène, pour la révélation de l'au-delà, l'expérience d'un Pamphylien, fils d'Armenios? Et, même dans Euripide, ne trouve-t-on pas, à côté du cruel fils de Protée inventé par lui, sa soeur admirable, Théonoé, dans la même tragédie d'*Hélène*, également inventée par lui? L'image à l'emporte-pièce, dont nous sommes partis, n'exclut donc pas les nuances ni l'ouverture aux autres.

D'autre part, dans la mesure où s'exerce la dichotomie que l'on a vue, il serait tout à fait injuste de l'appeler—comme on le fait trop souvent—

²⁴ Sur ces derniers, voir P. Cabanes, "Les Habitants des régions situées au N.-O. de la Grèce antique étaient-ils des étrangers aux yeux des gens de Grèce centrale et méridionale?", dans *Lonis (supra, n. 1)* 1.89-111.

²⁵ De même plus tard Xénophon *Helléniques* 4.1.29-39.

²⁶ Ainsi dans *Les Lois* 694a sqq. Voir aussi le premier *Alcibiade* 120-122.

²⁷ Thèse de Ch. Froidefond (Aix-en-Provence 1971).

ethnocentrisme. Certes, les Grecs sont liés entre eux par la race. Mais les textes grecs de cette époque ne se réfèrent pas normalement à la race (Aristote restant une exception). Des savants, comme l'auteur du traité hippocratique *Airs, Eaux, Lieux* (sec. 16), invoquent le rôle du climat et celui (ici encore!) des institutions. Isocrate, on l'a vu, parle d'institutions et d'éducation. Mais, quelle que soit l'explication proposée, ces textes semblent viser des caractères acquis et non innés. On devient barbare au contact des barbares,²⁸ ou bien l'on apprend le mode de vie grecque. En fait, comme l'affirme Antiphon, il n'y a pas là une différence de nature, mais de culture.²⁹ Et les textes que nous avons suggèrent nettement que la supériorité de la culture grecque est bel et bien ouverte à tous.

Cela apparaît chez Thucydide, quand il restitue, au livre 1, les usages anciens de la Grèce d'après ceux qu'il voyait subsister chez les barbares. Il invente là une belle méthode comparative: il n'est pas loin d'inventer notre terme un peu hypocrite, qui parle des pays "en voie de développement." En tout cas, l'idée est fièrement affirmée par Isocrate, dans une phrase célèbre du *Panégyrique* 50, où il dit qu'Athènes "a fait employer le nom de Grecs non plus comme celui de la race, mais comme celui de la culture, et qu'on appelle Grecs plutôt les gens qui participent de notre éducation que ceux qui ont la même origine que nous."³⁰

C'est là une belle déclaration d'universalisme. Elle correspond au moment où les "lois communes des Grecs" deviennent "lois communes de tous les hommes." Mais cet universalisme même peut inquiéter, dans la mesure où il souhaite imposer à tous une seule et même culture—ici, celle de la Grèce.

On sait combien une telle attitude est blâmée aujourd'hui, depuis que la sociologie a fait admettre la variété des cultures et le droit de chacune au respect. De fait, c'est bien là le nœud de l'affaire. Et j'aimerais à ce sujet faire une parenthèse. On a vu comment nos langues modernes, et le français en particulier, avaient adopté la nuance morale de "barbare" au sens de "non civilisé" ou "cruel": eh bien! les dictionnaires français attestent la malaise créée par cet emploi. Le grand Robert indique que le sens de "non civilisé" est "vieilli" et que le sens de "cruel" est "vieux ou archaïque"; il précise même: "ce sens a vieilli par suite de l'évolution des jugements portés sur les sociétés et les cultures différentes." La sévérité coupable des Grecs, nous n'en voulons plus!

²⁸C'est le reproche qui fait Tyndare à Ménélas dans *Oreste* 485, "Ta vie chez les barbares t'a changé en barbare"

²⁹Antiphon fr. 44a, B col. 2: "Par nature, nous sommes tous et en tout de naissance identique, Grecs ou barbares"

³⁰Le sens général du passage est clair, malgré les réserves d'A. Aymard, "Isocrate IV ('Panégyrique'), 50," dans les *Mélanges offerts à M. le professeur Victor Magnien* (Toulouse 1949) 3-9.

Mais attention! Je dois révéler ici que je ne vous ai pas tout dit. Je n'ai fait aucune allusion aux remarques sur la polygamie, sur la promiscuité, sur les sépultures étranges,³¹ ni sur l'inceste. Pourtant Hérodote les signale et la tragédie en tire une ou deux fois l'occasion d'une allusion hostile.³² Mais voilà: si Hérodote les signale, c'est parce qu'il est curieux de la variété des usages. Il en est curieux, et pense qu'un grand relativisme est de règle en ce domaine. Il le déclare nettement dans sa réflexion de 3.38 à propos des modes de sépulture.

Autrement dit, la tendance était de séparer les usages sociaux, pour lesquels chacun fait à sa guise, et les vertus majeures qui définissent un idéal humain. Y a-t-il des sociétés où il est bien de ne pas tenir ses engagements ou de massacrer sans raison? Il est arrivé aux Grecs de le faire; et cela nous arrive encore aujourd'hui. Mais les Grecs ont cherché à définir ces vertus majeures, à s'en réclamer. Et cette tendance à l'universel que je relève ici au cœur même de ce qui, chez eux, peut paraître le plus étroitement nationaliste, me paraît importante. C'est parce qu'ils cherchent des valeurs universelles que les Grecs brûlent de les répandre. Ils croyaient sans doute trop au caractère unique de leur culture, qui était pour eux *la civilisation*: nous n'y croyons peut-être plus assez.

Je lutte contre la barbarie, au sens où "barbare" signifie "qui n'entend pas le grec." J'ai même fondé une Association, qui, après un an, groupe environ 7000 personnes désireuses de sauvegarder les études anciennes dans notre enseignement. Et tout me devient argument. Aujourd'hui, la façon dont les valeurs du mot "barbare" se développent successivement dans la Grèce antique révélant un idéal politique et moral, m'a paru apporter une raison de plus de promouvoir l'étude de ces textes: jusque dans les cas où ils sont le plus suspects, c'est une leçon de confiance en l'homme qu'ils ne cessent de nous apporter.³³

L'ACADEMIE FRANCAISE
23 QUAI DE CONTI
75006 PARIS
FRANCE

³¹Hérodote 3.38: en Inde, les gens mangent le corps de leur parents.

³²Voir, par exemple, sur la polygamie, Hérodote 5.5, et la remarque perfide d'Hermione (qui est toujours injuste, et à laquelle Andromaque répondra), sur les régions de Thrace "où, tour à tour, le même homme partage sa couche entre plusieurs amours" (Euripide *Andromaque* 225-226).

³³Ce texte est celui d'une conférence faite le 30 mai 1993 à Ottawa, pour la Société canadienne des études classiques, que je remercie ici de son invitation et de son amical accueil.